



**HAL**  
open science

## Redécouverte d'un atelier de plein air solutréen à Roquecourbère (Betchat, Ariège)

Pascal Foucher, Cristina San Juan

► **To cite this version:**

Pascal Foucher, Cristina San Juan. Redécouverte d'un atelier de plein air solutréen à Roquecourbère (Betchat, Ariège). Bulletin de la Société préhistorique Ariège-Pyrénées, 2001, 2000 (LV), pp.19-25. hal-00831883

**HAL Id: hal-00831883**

**<https://hal.science/hal-00831883>**

Submitted on 10 Jun 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Redécouverte d'un atelier de plein air solutréen à Roquecourbère (Betchat, Ariège)

PAR

Pascal FOUCHER \*, Cristina SAN JUAN \*

**Résumé :** Dans le cadre d'un travail de recherche sur le Gravettien / Solutréen des Pyrénées, les auteurs ont révisé l'ancienne collection des fouilles Russell-Bégouën sur un atelier de plein air à Roquecourbère (Betchat, Ariège). Ce site avait alors été attribué à l'Aurignacien. Les données typo-technologiques de cette nouvelle étude renvoient plutôt l'attribution chronologique au Solutréen.

**Resumen :** En el marco de un proyecto de investigación sobre el Gravetiense y el Solutrense de los Pirineos, los autores han revisado la colección de las antiguas excavaciones Russell-Bégouën de un yacimiento de talla de sílex en Roquecourbère (Betchat, Ariège). En su época, el taller lítico se había atribuido al Auriñaciense, pero los elementos tipo-tecnológicos aportados por este nuevo estudio indican más bien una cronología solutrense.

### CONTEXTE HISTORIQUE DE LA DÉCOUVERTE DU SITE

En 1931, dans le cadre d'une convention entre la Smithsonian Institution et l'Université de Toulouse, T. Russell et H. Bégouën se sont associés pour effectuer des fouilles dans plusieurs gisements pyrénéens, dont Marsoulas, Tarté et Roquecourbère (Bégouën, Russell 1933). Connaissant les résultats sommairement publiés par J. Cazedessus à la grotte de Roquecourbère (1929), et en particulier la découverte d'un niveau solutréen, «fait des plus rares dans les Pyrénées centrales», T. Russell est allé vérifier l'état du site mais il se rendit compte très rapidement que «hélas ! le précédent fouilleur avait consciencieusement vidé la grotte. Il n'y restait plus rien» (Bégouën, Russell 1933).

Poussé par une curiosité scientifique ou par un souci de rentabilité de son séjour pyrénéen – il n'en reste pas moins que la démarche de ce chercheur est novatrice pour cette époque – T. Russell prospecte les alentours de la grotte et découvre, en effectuant une vingtaine de sondages, un vaste atelier de taille du silex qu'il estime à plu-

sieurs hectares. A la lecture du compte-rendu de leur opération, il est difficile de localiser précisément cet atelier. Seule la stratigraphie est décrite en détail ; les artefacts se trouvent sous une couche d'humus dans un niveau où ils se mêlent avec de nombreux galets de quartzite. Les fouilleurs ont pu mettre en évidence une concentration de silex dans une dépression. T. Russell n'a pas continué ses recherches en raison de la modestie des découvertes et de l'absence de caractérisation de l'industrie lithique.

En 1971, Cl. Barrière s'est à nouveau intéressé à ce site. Il pense avoir retrouvé l'emplacement des fouilles Russell, qu'il fixe en contrebas de la grotte sur une terrasse en bordure de la rive gauche du Leins où il distingue une tranchée qu'il attribue à Russell (ou à Cazedessus). Cette constatation peut être pertinente mais ce ne pourrait être qu'une des tranchées de Russell puisque les travaux de ce dernier ont été beaucoup plus importants et qu'il avait estimé l'extension du site à plusieurs hectares. En fait, Cl. Barrière n'aurait retrouvé qu'une partie du site. Il y a réalisé quatre sondages de un mètre carré chacun. Les résultats ont tous été négatifs :

\* UMR 5608, UTAH, Maison de la Recherche, Université de Toulouse-le-Mirail.

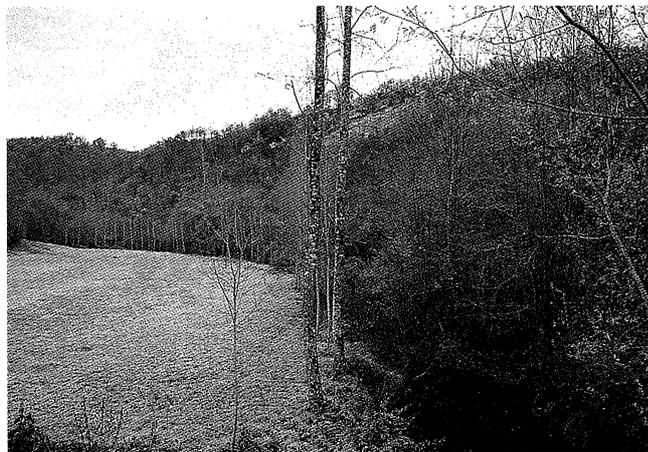


Fig. 1 (a et b). Vues d'ensemble du site avec le vallon du Leins et la falaise dans laquelle s'ouvre la grotte de Roquecoubère

«Vers 0,40 m, à la profondeur indiquée par les auteurs [Russell, Bégouën], a existé une surface, un sol, épousant sensiblement la topographie actuelle d'une terrasse alluviale construite par remaniements d'apports latéraux par cônes de déjections. Sur cette surface, des pierres ont roulé. Mais il n'y a pas de gisement de plein air. Les charbons et les deux esquilles de silex, à supposer qu'ils soient préhistoriques, ne sont pas en place, mais sont descendus avec les terres venues de la falaise» (Barrière 1971 et communication personnelle).

Plus récemment, nous avons repris l'étude des collections de la grotte de Roquecoubère (Foucher, San Juan 2000). L'objet de cette note ne concerne que le produit des fouilles Russell-Bégouën, conservé au Muséum d'Histoire Naturelle de Toulouse.

#### LA COLLECTION DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE DE TOULOUSE <sup>1</sup>

Elle était individualisée dans un tiroir et répartie sur deux plateaux portant chacun une étiquette «Roquecoubère/Russell». Par ailleurs, une autre étiquette manuscrite était jointe comportant le texte suivant : «Tout ceci provient du sondage effectué par MM. Russell (et Bégouën) dans l'atelier aurignacien de plein air découvert par J. Cazedessus au bord du Leins, au-dessous des abris et

grotte de Roquecoubère, hameau de Belloc, commune de Betchat». Malgré la proximité des différents gisements et leur dénomination commune, il semble bien que tout ait été fait pour ne pas mélanger les industries de chaque locus. Ainsi, on peut être à peu près certain que cette collection correspond à l'atelier de plein air fouillé par T. Russell.

Le premier plateau a livré 35 éclats de tout-venant (éclats corticaux, d'épannelage, cassons, etc...), un grand éclat de quartzite, un nucléus et rognon testé. Tout le matériel en silex est issu de gîtes locaux à silex danien.

Le second, 108 pièces dont 71 éclats de débitage et 37 pièces caractéristiques (outils, lames, nucléus, pièces technologiques, etc...). De même que pour le plateau précédent, l'ensemble lithique a été réalisé sur des supports en silex danien.

#### ETUDE TYPO-TECHNOLOGIQUE

L'ensemble de cette collection comporte 18 outils, 10 nucléus, et un petit percuteur en silex. Etant donné le très faible nombre de cet échantillon, son étude ne pourra être que succincte (Fig. 3 et 4). Par ailleurs, l'outillage qui avait été dessiné et publié par R. Bégouën et T. Russell (Fig. 2) n'a pas été retrouvé. On dénombre ainsi :

- 4 burins sur troncature
- 1 burin dièdre d'angle sur cassure

<sup>1</sup> - Nous tenons à remercier vivement Mme D. Lasbails, Conservateur au Muséum d'Histoire Naturelle de Toulouse, pour son aimable accueil et les facilités qu'elle nous a accordées pour mener à bien notre étude.

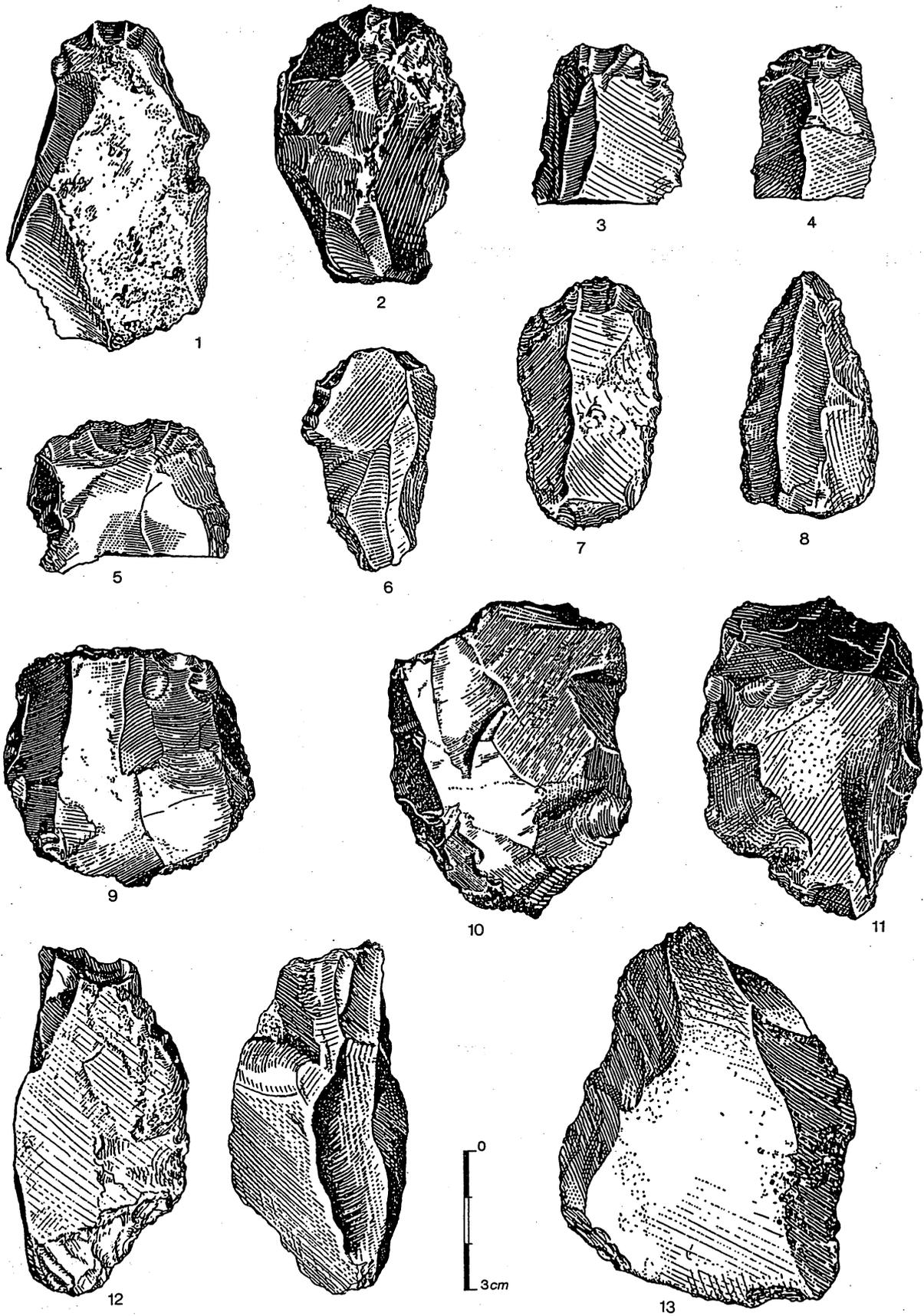


Fig. 2 - Montage de l'industrie lithique publiée par H. Bégouën et T. Russell (1933)  
1 à 7 : grattoirs. - 8 : pointe ou lame appointée. - 9 et 12 : nucléus. - 10, 11 et 13 : nucléus probables (préformes).

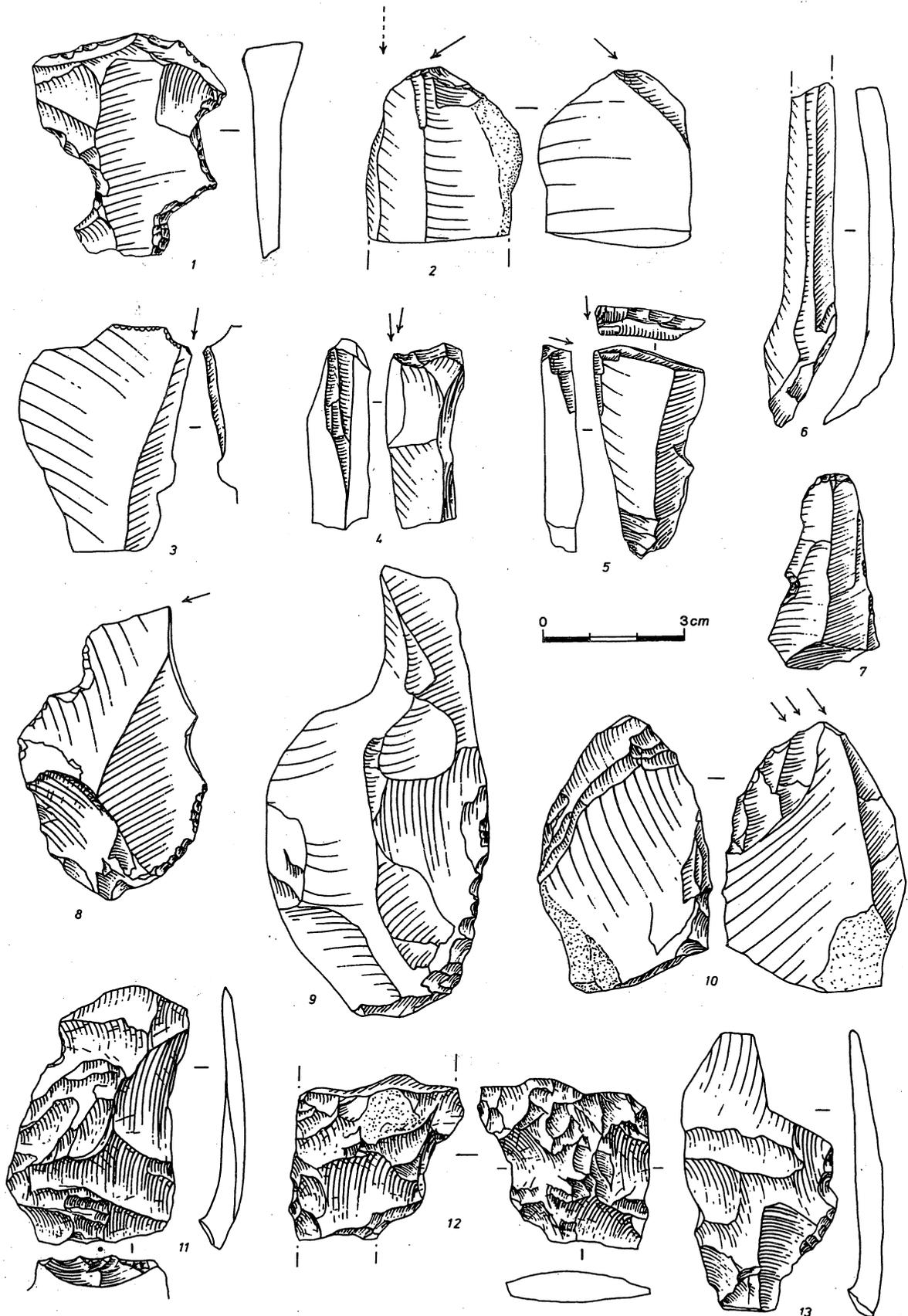


Fig. 3. Industrie lithique de Roquecourbère. 1 : bec / encoche. 2 à 5 : burins sur troncature. 6 : lame brute. 7 : grattoir sur lame. 8 : burin sur cassure. 9 : lame retouchée. 10 : burin plan sur troncature. 11, 13 : éclats de façonnage de pièces bifaciales. 12 : fragment de pièce bifaciale.

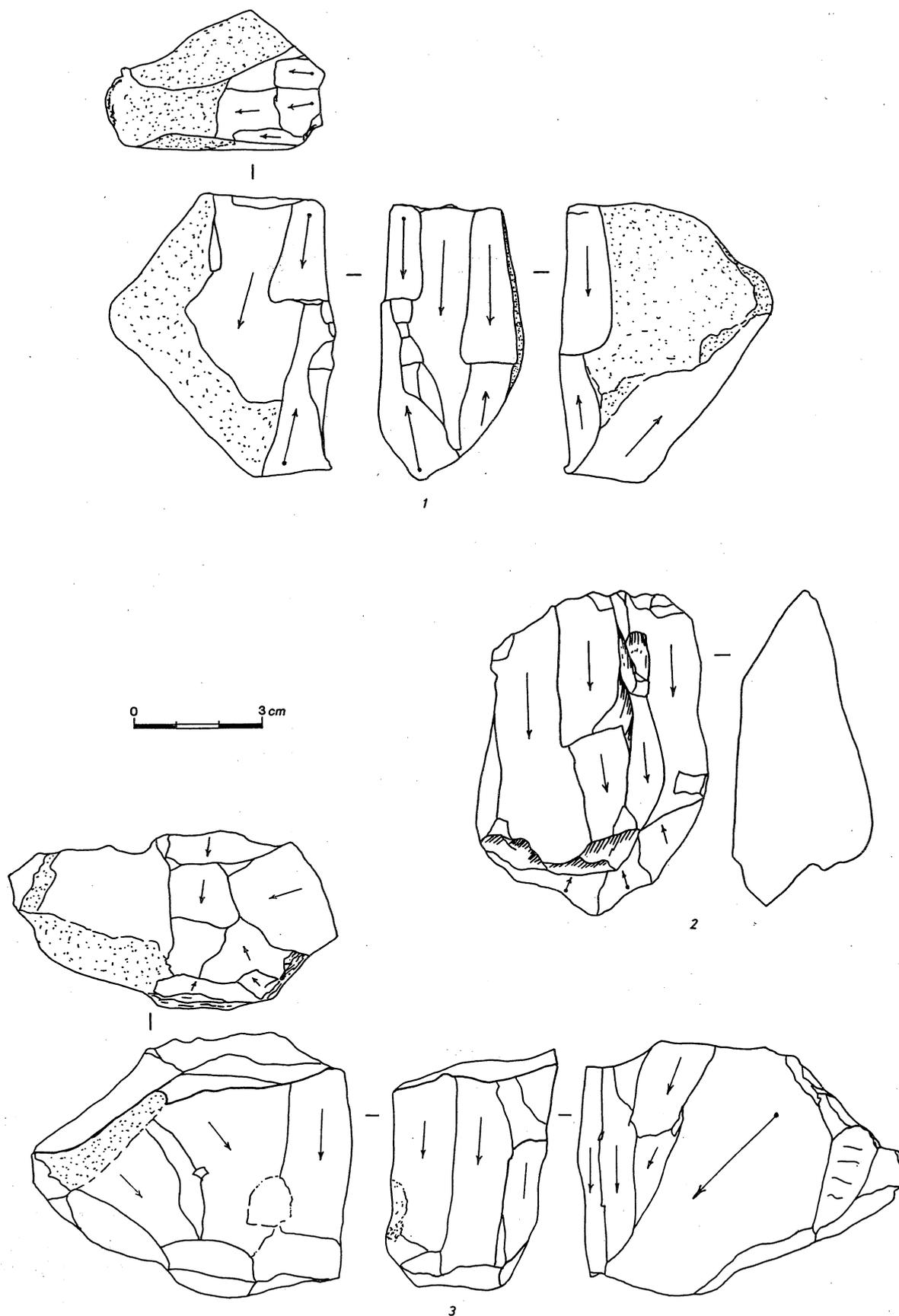


Fig. 4. Industrie lithique de Roquecoubère – nucléus.  
1, 3 : nucléus à débitage frontal. 2 : nucléus à débitage à surface laminaire.

- 1 grattoir en bout de lame
- 8 lames retouchées
- 2 éclats retouchés et un autre qui présente une double patine
- 1 fragment d'une pièce bifaciale
- 1 bec / encoche.

Cet ensemble typologique, très faible d'un point de vue statistique, ne présente en outre aucun caractère qui puisse être attribué à une période précise du Paléolithique supérieur. De même pour ce qui concerne les pièces publiées par H. Bégouën et T. Russell (Fig. 2) que nous n'avons pas retrouvées. Les grattoirs ont été qualifiés d'aurignaciens mais seul le n°2, qui semble être caréné, peut appartenir au type aurignacien ; les autres peuvent tout autant se rapporter à d'autres périodes du Paléolithique supérieur. D'autres pièces sont intégrées dans un faciès moustérien, notamment une pointe «taillée sur une seule face et assez finement retouchée sur les deux côtés» et quelques pièces «grossières» (Fig. 2, n° 8, 10, 11 et 13). Ces remarques n'emportent guère la conviction d'autant plus que nous sommes sur un atelier de taille où il est très fréquent de rencontrer ce type de pièces.

La nouveauté consiste en la présence d'une pièce foliacée, malheureusement fort dégradée par des cassures et des reprises de taille, et de trois éclats technologiques correspondant à la taille de pièces bifaciales (Fig. 3). Ces derniers sont très caractéristiques par les négatifs d'enlèvements de retouches plates sur leurs faces supérieures et par le talon aigu comportant le vestige de l'arête de la face inférieure de la pièce foliacée dont il est issu. Ces pièces sont indubitablement solutréennes.

Quant aux types de matières premières utilisées, toute l'industrie a été réalisée en silex du Danien (souvent appelé le «Bleu» pyrénéen). H. Bégouën et T. Russell évoquent l'existence de «pièces en pétrosilex», terme vague qui devait signifier vraisemblablement pour ces auteurs un silex de bonne qualité. N'ayant aucune autre précision, et comme il existe dans les Pyrénées suffi-

samment de gîtes à silex de bonne qualité, on peut tout aussi bien écarter une origine plus lointaine pour ces outils. Le seul indice d'un apport de silex de provenance allochtone réside dans un petit percuteur en silex du Flysch pyrénéen qu'on peut situer entre Les Baronnies et le piémont béarnais.

Concernant les modalités de débitage, nous avons pu remarquer deux nucléus à production de lames courtes, obtenus par un recul frontal dans le volume du bloc à partir d'un plan situé sur l'une des faces les plus étroites. Le plus intéressant est le n° 2 (Fig. 4) ; il présente un schéma de débitage – exploitation laminaire de surface – proche de ceux qui ont été définis sur le site de La Celle-Saint-Cyr dans l'Yonne et qui ont été interprétés comme le témoignage d'une production de supports pour des pointes à face plane (Renard 2000). Mais ce rapprochement doit être tempéré par le fait que le silex danien se prête beaucoup mieux à ce type de débitage en raison de ses caractères intrinsèques : hétérogénéité des blocs, meilleure qualité du silex sous le cortex, qui ont incité les préhistoriques à avoir recours à ces modalités tout au long du Paléolithique supérieur (Simonnet 1999 : p. 81).

## CONCLUSION

La révision de cette collection nous a conduit à découvrir des éléments solutréens qui modifient l'attribution aurignacienne proposée par H. Bégouën et T. Russell<sup>2</sup>. Cependant, cette découverte pose le problème de savoir pour quelles raisons ces pièces si caractéristiques ont échappé à la sagacité de ces chercheurs. H. Bégouën n'aurait peut-être pas vu la totalité de l'industrie de la fouille menée par T. Russell ? Ce dernier aurait fait un premier tri avant de la montrer à H. Bégouën et H. Breuil ? La question reste posée.

Bien évidemment, il est toujours très difficile d'avoir des certitudes sur le produit de fouilles anciennes avec le problème de stockage et de conservation qu'elles posent. Ces difficultés sont d'autant plus renforcées que l'on a affaire à des ateliers de plein air où les mélanges de cultures

---

2. Les auteurs emploient plus précisément le terme d'Aurignacien inférieur (Aurignacien I de Breuil, faciès de l'abri Audi). Louis Méroc replace cette industrie dans le Périgordien inférieur (1963).

existent, puisque ces ateliers ont presque toujours fonctionné sur de longues périodes (Simonnet 1999 : p. 84). Néanmoins, l'existence d'un atelier de taille solutréen, situé au bas d'une grotte qui a

livré une occupation solutréenne avérée, dans un environnement riche en silex, reste du domaine du possible ; les éléments que nous venons d'exposer semblent le confirmer.

## BIBLIOGRAPHIE

BEGOUËN H. et RUSSEL T., 1933. – *La campagne de fouilles de 1931 à Marsoulas, Tarté, et Roquecourbère*, Toulouse, Privat Ed.

CAZEDESSUS J., 1930. – La galerie de Roquecourbère (Ariège), in : *Congrès A.F.A.S.*, Le Havre.

CAZEDESSUS J., 1953. – La galerie de Roquecourbère (Ariège), *Revue de Comminges*, 4<sup>e</sup> trim., p. 175-181, 3 pl.

FOUCHER P., SAN JUAN C., 2000. – La grotte de Roquecourbère (Betchat, Ariège) : ses industries lithiques solutréennes et la révision critique de son art pariétal. *Bull. de la Soc. préhistorique française*, t. 97, n° 2, p. 199-210, 9 fig.

MEROC L., 1963. – L'Aurignacien et le Périgordien dans les Pyrénées françaises et dans leur avant-pays, in : *Aurignac et l'Aurignacien : centenaire des fouilles d'Edouard Lartet*, p. 63-74, 3 fig. (n° spécial du *Bulletin de la Société méridionale de Spéléologie et de Préhistoire*, t. VI-IX, 1956-1959).

RENARD C., 2000. – *Du Solutréen à pointes à face plane dans l'Yonne : analyse typo-technologique de l'industrie lithique de surface de la Celle-Saint-Cyr (Yonne)*. Diplôme d'Étude Approfondie (DEA), Département d'Ethnologie et de Sociologie comparative, Université Paris X – Nanterre, 42 p., 19 fig.

SIMONNET R., 1999. – De la géologie à la Préhistoire : le silex des Prépyrénées. Résultats et réflexions sur les perspectives et les limites de l'étude des matières premières lithiques, *Paléo*, 11, p. 71-88, 14 fig., 4 tableaux.